

**Jacob BAROSIN
assigné à résidence à LUNEL 1941-1942**



et Miron ZLATIN à Jacou, 1940-1941

**Deux destins parallèles :
être juif pendant la guerre dans des villages héraultais**



Olivier de Labrusse

Amis du Fonds Médard
(Lunel)

Jean Vaché

Jacob BAROSIN
assigné à résidence à LUNEL 1941-1942
et Miron ZLATIN à Jacou, 1940-1941

Deux destins parallèles :
être juif pendant la guerre dans des villages héraultais

REMERCIEMENTS

Au Musée Mémorial de l'Holocauste des Etats-unis à Washington,

A Cynthia Chase, professeure à Cornell University, dont la carte postale a initié toute cette recherche,

A Claude Arnaud, maire de la ville de Lunel co-organisatrice de l'exposition des 33 dessins et aquarelles de J. Barosin d'octobre 2016,

Aux « Amis du Fonds Médard » de Lunel et leur présidente, Marie-Claude Rosello,

A Mme Cerda née Germain, Louis Salles, Guy Salles, Mme Christel née Dussol, Francine Paut née Toureille pour leurs témoignages à Lunel,

A Armand Wizenberg qui réalisé la partie artistique de l'exposition,

A Renaud Calvat, maire de Jacou, conseiller départemental de l'Hérault, en charge de la Culture, pour son soutien moral et matériel,

A Isabelle Souche née Cutillas, Henri Dezeuse, Anne-Marie Granier, qui ont connu Miron à Jacou, et nous ont livré leurs témoignages,

Aux membres de l'association « Jacou, Histoire et Patrimoine » pour leur participation à l'édition de cette brochure et l'organisation de l'exposition à Jacou des 28 et 29 janvier 2017,

A Anne Castillo pour nos recherches communes sur la vie de Miron Zlatin,

A Paul Niedermann pour ce témoignage sur Miron Zlatin en 1942-1944,

A Henry Rouso, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP-CNRS), historien de la mémoire de Vichy, « ce passé qui ne passe pas », pour ses encouragements dans nos recherches.

VOUS TROUVEREZ dans cette BROCHURE :

Olivier de Labrusse : Jacob Barosin, Miron Zlatin, deux destins parallèles : une leçon d'Histoire, être juif pendant la guerre dans deux villages héraultais	page 5
Bibliographie	page 10
Jean Vaché : guide de l'exposition des aquarelles et dessins de J. Barosin	page 11
J. Barosin, A Remnant (un rescapé), Holocaust Library, New-York, 1988 : extrait des 3 chapitres lunellois traduits par Jean Vaché	page 13

Olivier de Labrusse : Jacob Barosin, Miron Zlatin, deux destins parallèles : une leçon d'Histoire, être juif pendant la guerre dans deux villages héraultais

La découverte de la présence de Miron Zlatin à Jacou en 1940-1941

Fin 2015, lors du rassemblement et classement des volumineuses archives du château de Jacou (propriété de la mairie) par le « groupe Archives » de l'association « Jacou, Histoire et Patrimoine », quelle ne fut pas notre surprise de trouver une lettre de la main de Miron Zlatin et plusieurs documents de 1940-42 le concernant. Jusque-là, une seule phrase dans les *Mémoires de la dame d'Izieu* de son épouse, Sabine Zlatin, nous indiquait : « mon mari a trouvé une place à Jacou, près de Montpellier, dans une ferme ».

Bientôt plusieurs anciens du village nous apportèrent leurs témoignages de la présence de Miron au village. Anne Castillo nous apporta une photographie de Miron sur la terrasse du château, bien d'autres informations, et la rencontre, filmée, avec Paul Niedermann, le « protégé » de Miron, en 1942.

En février 2016, une brochure résumant les 1^{ères} recherches et connaissances, dans le contexte du début de la guerre, a été éditée dans le cadre de l'exposition de notre association à Jacou « 1^{ères} trouvailles d'objets historiques et archives au château de Jacou ».

Les encouragements d'Henry Rouso, ex- collègue d'études universitaires, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP-CNRS), spécialiste de la « mémoire de Vichy » m'ont encouragé à poursuivre les recherches et leur mise à disposition du public.

Le 17 mars 2017, M. le maire de Jacou et conseiller départemental posera une plaque à la mémoire de Miron Zlatin sur les murs de la Maison de la Jeunesse et de la Culture (MJC) de Jacou. Cette cérémonie sera suivie les 18 et 19 mars 2017 d'une exposition, témoignages, films, conférence. Une seconde brochure, augmentée de nouveaux témoignages et documents, sera éditée.

Les aquarelles, dessins J. Barosin, et son récit de sa vie à Lunel en 19441-1942 complètent et confortent l'histoire de M. Zlatin, et, plus largement, de la condition des juifs dans l'Hérault au début de la guerre.

Aussi, lorsque Armand Wisenberg me parla de Jean Vaché et de l'exposition Barosin à Lunel, je ne pus m'empêcher de faire le lien entre le destin de ces 2 personnes, dans nos villages héraultais si proches. L'exposition Barosin de Lunel viendra donc à Jacou les 28 et 29 janvier 2017. De plus Le musée de l'Holocauste de Washington nous a permis d'éditer les 3 chapitres lunellois du livre de J. Barosin *A Remnant, (un rescapé)* que Jean Vaché a traduit. Ils constituent l'essentiel de cette brochure.

Deux immigrants d'origine russe du même âge, arrivés en France

Miron est né en 1904 en Biélorussie, Jacob en 1906 en Lettonie, alors parties de l'Empire russe, proches l'une de l'autre. Miron émigre en France : en 1925-27, il est à Nancy où il fait des études d'ingénieur agronome. Il y rencontre sa future épouse Sabine.

La famille de Jacob, peu avant la Première Guerre mondiale, fuit les persécutions et les pogroms de la Russie tsariste. Elle se réfugie à Berlin. Il y fait ses études jusqu'à un doctorat en Histoire de l'art. En 1933, face à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, il émigre en France. Ce faisant il devient apatride.

Leurs épouses sont également étrangères : Sabine Zlatin est polonaise, Sonia Barosin roumaine (de Moldavie).

Pour la France ce sont des immigrants étrangers.

Jusqu'en 1932 la France, en besoin de main d'œuvre après la saignée de 1914-1918, est accueillante aux immigrants. La loi de 1927 ne nécessite que 3 ans de séjour pour être naturalisé.

A partir de 1932 la montée de la xénophobie : « les étrangers indésirables » : une épée de Damoclès

La crise économique dite « de 1929 » arrive en France à partir de 1931. Le chômage croît. En 1932 une loi revient sur celle de 1927 et impose des quotas d'immigration. En 1936 on compte 1,5 M d'étrangers et 1 M de chômeurs. Les réfugiés affluent d'Allemagne, des régions et pays annexés ou occupés par celle-ci

(Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne) et, en février 39 les 500.000 espagnols. Dès mai 1938 le ministre de l'Intérieur parle des « étrangers indésirables », terme officialisé dans le décret-loi Daladier de novembre 1938, véritable « loi des suspects » : ils peuvent être internés administrativement. 30 camps apparaissent, essentiellement au Sud de la France. Dès lors les Zlatin et les Barosin sont en insécurité.

Cependant les Zlatin y échapperont - provisoirement : au printemps 1939 Miron Zlatin, ingénieur agronome, obtient la « médaille d'or du concours agricole » pour sa sélection de races de poules. Le président de la République fait attribuer aux Zlatin la nationalité française, le 29 juillet 1939.

Jacob Barosin n'aura pas cette chance malgré sa demande d'être enrôlé, en septembre 1939 dans l'armée française, demande restée sans réponse. Pire encore les Barosin sont apatrides. Ils cumulent les menaces : ils sont donc sous le coup de la loi du 27 septembre 40 sur les « étrangers en surnombre dans l'économie nationale », et la loi du 4 octobre 1940 incitant les préfets à interner ou assigner à résidence les « étrangers de race juive ». Dans ce contexte si lourd la phrase de Jacob « comme c'était malaisé d'être juif, étranger et apatride » nous apparaîtrait presque comme un doux euphémisme ! Jacob est donc interné dans l'un des 30 camps de la zone non occupée, sous administration directe de Vichy, à Langlade près de Nîmes, dans le 304^e Groupe de prestataires étrangers. A la même époque on comptait 50.000 autres internés, essentiellement juifs étrangers, dans ces camps. Jacob en sortira en mai 1941. La plupart des 50.000 autres n'auront pas cette chance...

1940-1941 : l'antisémitisme d'Etat : dénaturalisations et interdictions professionnelles

L'arrivée des troupes allemandes, la débâcle, et l'instauration d'une zone nord occupée ont entraîné la fuite au Sud. Les Zlatin quittent leur village du nord de La France (Landas) pour Montpellier. Sonia Barosin se réfugie à Nice. Mais tous tomberont rapidement sous le coup des lois antisémites de Vichy. Dès le 22 juillet 1940 les Zlatin, citoyens français à peine depuis fin juillet 1939, sont menacés par les mesures de dénaturalisations pouvant remonter jusqu'à 1927. Le même jour les propos racistes et incitant à la haine dans la presse ne sont plus interdits (abrogation de la « loi Marchandeu »). Le 3 septembre 40 la « loi des suspects » est durcie, sous-entendant les juifs. Le 1^{er} statut des juifs (octobre 1940), puis le second (juin 1941) et les règlements de corporations vichystes leur interdisent leurs professions. Sonia à Nice vit de petits travaux de couturière, certainement non déclarés. Jacob Barosin ne pourra plus être peintre, il devient ouvrier agricole non déclaré. Sabine Zlatin ne peut plus être infirmière dans l'Armée à compter du 10 février 1941. Miron Zlatin, entrepreneur avicole à Jacou, qui plus est dont l'activité est liée au Ravitaillement, voit son accord d'association avec le propriétaire du château rompu entre juin et août 1941 sur le « conseil » du président de la corporation des éleveurs avicoles de l'Hérault.

1941 : les aides de la population malgré le – ou à cause du – durcissement du Régime

Il existait, en France, un antisémitisme ordinaire, banalisé, assez largement répandu, conforté par l'expression « le problème juif » en cours alors auprès de nombreuses autorités. Mais il existait aussi une indifférence - voire une non-adhésion - à la notion de race, ainsi que, au contraire, des sentiments humanistes, solidaires. On peut penser que dans la région de Montpellier, avec sa tradition d'immigrations diverses, avec ses communautés juives implantées depuis le Moyen-âge, l'antisémitisme était faible.

C'est ce qui ressort tant du récit de Barosin que des témoignages des anciens de Jacou : « on ne faisait pas la différence ». Les sentiments d'humanité l'emportaient, rejetant ainsi la stigmatisation officielle et la propagande anti-juive. Les lois de Vichy ne sont pas appliquées malgré les risques : Barosin et ses amis lunellois écoutent la radio de Londres, la BBC, malgré la loi de Vichy du 28 octobre 1941, punissant de 5 à 15 ans de travaux forcés.

Pourtant un historien a écrit : « dans la zone non occupée, une sympathie déclarée pour les juifs n'impliquait que des risques marginaux tout au début du régime, mais pouvait, un an plus tard (juin-juillet 41), signifier la perte de l'emploi, l'arrestation ou bien pire ». Malgré cela on ne dénonce pas, on cache la nourriture, on emploie des juifs (chez les Dussol à St Just, à Jacou au domaine agricole et à l'usine du château), on les cache... On est solidaire parce que l'on est tous dans la même souffrance : « Nous étions tous de mèche dans ce combat contre un ennemi criminel et sans pitié ».

Les solidarités économiques face à la dégradation des revenus et aux pénuries croissantes

Au-delà même, dans les deux cas de Lunel et Jacou, apparaissent aussi des solidarités économiques face à ce qui étaient alors les questions les plus essentielles l'existence au jour le jour et dans l'opinion publique : les revenus et l'approvisionnement en nourriture. La France, avec 2 millions de prisonniers a perdu bien des bras. Jacob apporte des loyers aux Salles puis à Mme Germain. Miron remet en état de production l'élevage avicole du château de Jacou, produisant ainsi quantité d'œufs et poulets. Certains sont vendus aux ouvriers de l'usine de Jacou. Mais Miron en donne aussi autour de lui aux plus indigents. Jacob participe avec Eugène Salles à créer un jardin potager. Sonia Barosin partage ses anguilles avec une dame qu'elle ne connaît pas encore. Au travers de ces services, de ces échanges de bons procédés, on sent ici l'ambiance de ce que les historiens ont appelé « le marché gris » qui permet de survivre malgré les restrictions de plus en plus importantes.

Une solidarité humaine du dénuement s'est créée par-delà les nationalités et les religions des uns et des autres.

La solidarité protestante

A Lunel, le pasteur Toureille et son épouse aident Jacob. A Florac, terre protestante des Cévennes s'il en est, E. Audrix, protestant, lui fournit un logement, le sachant juif.

L'on a ici deux témoignages de l'engagement protestant, très tôt dans la guerre, envers les juifs. On pourrait le résumer par la phrase du pasteur Boegner président de l'Eglise Réformée de France de l'été : « après les juifs et les francs-maçons, les protestants ». Toureille et Boegner étaient en relations. Le souvenir des persécutions des protestants, en particulier dans les Cévennes, n'est pas loin. Là encore se jouent les sentiments d'Humanité et de Solidarité, ici, de minorités.

La solidarité avec d'autres minorités : les espagnols dont des républicains

Dans les deux villages les espagnols sont nombreux. Selon le recensement de 1936 A Lunel ils représentent près de 10 % de la population totale (73 000 habitants), à Jacou 31 %. Ce sont donc des émigrants économiques, arrivés, pour l'essentiel après 1918, entre autres pour suppléer aux disparus de la guerre. S'y ajouteront les réfugiés républicains après la « Retirada » de février 1939. Ces derniers ont été plus ou moins bien accueillis par une partie de la population, accusés d'accroître le « problème des réfugiés », qui plus est suspectés politiquement (les « rouges ») et à ce titre surveillés par les Autorités.

Tant Miron que Jacob ont lié des liens de solidarité avec les espagnols. Miron, à partir de son élevage avicole, donnait des œufs et poulets à une famille nombreuse. Jacob s'est lié d'amitié avec Paco, un républicain, et l'a dessiné.

La solidarité avec les gitans assignés à résidence à Lunel

De même que différentes autorités, voire des parties de la population, employaient les expressions « problème des réfugiés », « problème juif », de même était-il affiché un « problème des nomades ». Les Autorités (républicaines), dès avant la guerre, se sont appuyées sur les clichés de mauvaise réputation et le prétexte de la sécurité : un nomade traversant divers lieux peut être un espion. Pour les autorités résoudre le « problème nomade » c'était la sédentarisation forcée. La désastreuse expérience des camps d'internement pour nomades en zone occupée (dès février 1939), a poussé, en zone non occupée, à préférer l'assignation à résidence (décret- loi d'avril 1939, repris par Vichy), avec contrôles par les gendarmeries.

Ces assignations à résidence ont brisé le mode de vie des tsiganes, leurs possibilités de ressources, et accentué, dans un certain nombre de cas, la sous-alimentation. C'est ce qu'expriment les aquarelles de Jacob de ces enfants maigres, déguenillés, au regard triste.

Dans le cas de Lunel peut-être certains de ces nomades sont-ils partis à l'unique camp de la zone Sud, de Saliers, en Camargue, où leur sort s'est peut-être amélioré. En effet le camp était géré par le Service Social des Etrangers et ses deux directeurs successifs membres de la Résistance.

Les protections des autorités

Tant à Lunel qu'à Jacou, Barosin et Zlatin ont bénéficié de protections de la part de diverses autorités. A Lunel l'officier de police, le capitaine de gendarmerie, un gendarme avertissent Jacob des mesures qui vont être prises. Au camp d'Agde l'employé lui évite l'incarcération. A Jacou, petit village de moins de 200 habitants, le maire prévient des dénonciations.

Comment ne pas voir dans ces quelques conjonctions l'effet de la politique de protection des juifs par la préfecture de l'Hérault, par le secrétaire général à compter de septembre 1940, Camille Ernst, par le chef du service des étrangers, Roger Fridici, arrivé début 1941, par le préfet délégué Jean Benedetti, arrivé en janvier 1942, par le préfet Alfred Hontebeyrie, à partir de septembre 1942. Le département de l'Hérault a été celui où il y a eu le moins de déportations en France.

Toujours est-il que jusque novembre 1942 Jacob peut poursuivre son activité d'ouvrier agricole. Sabine Zlatin est devenue assistante sociale de la préfecture et agit dans le cadre de l'œuvre de Secours aux Enfants (O.S.E.). Avec l'aide de la préfecture elle sauve des enfants juifs, voire tsiganes, des camps d'Agde et Rivesaltes, entre autres avec de faux certificats d'hébergement. Elle en tire clandestinement Paul Niedermann, déjà adolescent et le confie à Miron. Celui-ci a transféré son activité avicole à Montpellier, à la villa des pins, secondé par Paul Niedermann. Il y poursuit même son activité commerciale de vente d'œufs et de poussins.

Ainsi les Barosin et les Zlatin ont pu échapper de 1940 à 1942 aux mesures anti-étrangers et anti-juives en zone non occupée

Les Barosin et les Zlatin, surtout Sabine, d'origine polonaise, ont peut-être entendu parler des 1^{ères} rafles à Paris du mois de mai 1941 de 3700 juifs essentiellement polonais.

En juin 1941, du fait du 2^e statut des juifs, les juifs de la zone non occupée doivent se déclarer au « Recensement », systématique, des juifs. Il faut – obligatoirement – se faire apposer sur sa carte d'identité et sa carte d'alimentation le tampon « juif », de couleur rouge et bien visible.

Les Barosin ont été prévenus par un ami en zone occupée. Ils ne le feront pas. Non plus Sabine Zlatin. Par contre Miron le fera (au grand dam de son épouse). Cependant Miron ne sera pas inquiété. Son nom n'apparaît nulle part dans les archives de la Préfecture déposées aux Archives départementales.

En janvier 1942, Montpellier compte 1153 juifs, dont 819 français et 334 étrangers.

Le 10 décembre 1941 une instruction Darlan aux préfets impose à tout juif arrivé en France depuis 1936 soit l'internement soit l'enrôlement dans les Groupements de Travailleurs Etrangers (GTE). Cette instruction est renouvelée en 1942 y ajoutant l'assignation à résidence.

D'autres nouvelles alarmantes arrivent de la zone occupée, au nord : en mars 42, ce sont les 1^{ers} convois de déportation des « rafles » de 1941; en juin 42, c'est le port de l'étoile jaune.

Pour la zone sud le sort des juifs est maintenant jeté : la conférence de Berlin (11 juin 42) prévoit de déporter 100.000 juifs y compris de la zone non occupée. Quelques jours après (16 juin 42) Bousquet donne son accord pour débuter la déportation de 10.000 juifs de la zone sud, à commencer par les étrangers et apatrides.

Au nord, les convois de déportations se succèdent. De plus en plus de juifs de la zone nord s'enfuient au Sud. En juillet 42, c'est la grande rafle du Vel d'Hiv qui émeut et renverse l'opinion publique : les juifs ne sont plus un « problème » mais des victimes.

A partir d'août 1942, le scénario de la zone occupée des rafles et déportations se transporte au sud : il menace les Barosin et les Zlatin

A partir d'août 42 les convois de déportation partent du sud, des camps et des Groupes de Travailleurs Etrangers (GTE). Pour fournir plus de « déportables », pour se débarrasser du « problème juif », les autorités de Vichy mettent en place la grande rafle des 26-28 août 1942 de la zone Sud. A Montpellier, grâce aux

complicités, notamment de la préfecture, plus de la moitié y échappent. Les Barosin et les Zlatin ne sont pas déportés. Mais ce n'est qu'un court répit.

Jacob sait alors, en octobre 42, ce que sa convocation au camp d'Agde veut dire. Fuir à l'étranger est de plus en plus impossible. En octobre la Suisse restreint les visas. Début novembre Vichy n'en accorde plus aucun. La France est devenue une souricière.

Novembre 1942. L'espoir viendra de l'étranger, mais, avec l'occupation allemande de la zone sud, « la guerre et le désastre » (selon les mots de J. Barosin) arrivent dans la région de Montpellier : il faut fuir

L'espoir renaît : depuis l'invasion de juin 1941, la Russie, en 1942, tient tête aux troupes allemandes jusque-là réputées invincibles. Le 8 novembre 1942 les alliés débarquent en Afrique du Nord.

Mais le 13 novembre les allemands sont dans la région de Lunel. La police nazie « Sipo-Sd », en pointe dans la chasse aux juifs, s'installe à Montpellier. Il faut fuir. Tant pour les Barosin que les Zlatin, et que pour des milliers de juifs, ce sera vers les montagnes, vers les départements de l'intérieur. Pour les Barosin ce sera Florac, sur le conseil du capitaine de gendarmerie de Lunel. Pour Miron Zlatin et Paul Niedermann ce sera Vic sur Cère, dans le Cantal, nouveau siège de l'œuvre de Secours aux Enfants (OSE), peut-être sur instruction ou conseil de Camille Ernst secrétaire général de la préfecture.

Après novembre 42 : les Barosin et Sabine Zlatin survivront. Miron Zlatin sera déporté et assassiné

Les Barosin se cachent à Florac et dans des villages alentour. Mais Jacob sera dénoncé, et interné au terrible camp de Gurs. Il réussira à s'en échapper. Le couple se réfugiera et se cachera ensuite en région parisienne. Après la Libération la France refusera sa naturalisation. Les Barosin partiront, en 1947, rejoindre leur famille aux Etats-Unis.

Sabine Zlatin avait fondé la maison d'enfants juifs à Izieu, au nord de Chambéry dans l'Ain, proche de la Suisse, alors encore sous occupation italienne où les lois antisémites ne sont pas appliquées. Mais elle poursuivait son activité de sauvetage d'enfants juifs dans la région de Montpellier. Aussi Miron est-il le directeur de fait, ou co-directeur, de la maison d'Izieu. Le 6 avril 1944, la police allemande de Lyon, avec Klaus Barbie rafle les 44 enfants et les adultes accompagnateurs, dont Miron. Ils sont déportés à partir de Drancy. Miron sera assassiné à l'été 1944 par les SS à Tallin en Estonie.

Bibliographie

- ARCHIVES du CHÂTEAU de JACOU, Mairie et association « Jacou, Histoire et Patrimoine ».
- ARCHIVES DEPARTEMENTALES de l'HERAULT, *Inventaire des archives sur les juifs et les étrangers dans l'Hérault pendant la seconde guerre mondiale, 2015 dont archives de la préfecture.*
- AZEMA Jean-Pierre, article *Vichy*, dans AZEMA Jean-Pierre et BEDARRIDA François (dir.) : *1938-1948 Les années de tourmente de Munich à Prague*. Dictionnaire critique. Flammarion, 1995.
- BENEDETTI Arnaud, *Un préfet dans la Résistance*, CNRS éditions, 2013.
- CHAUBIN Hélène, *L'Hérault dans la guerre 1939-1945*, de Borée, 2015.
- IANCU Michaël, *Spoliations, déportations, résistance des juifs à Montpellier et dans l'Hérault, 1940-1944* », éditions A. Barthélémy, Avignon, 2000.
- IANCU Michaël, *Les juifs de Montpellier et des terres d'Oc*, les éditions du Cerf, 2014.
- LABORIE Pierre, *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, Seuil points Histoire, 2001.
- LABRUSSE (de) Olivier, CASTILLO Anne, *Miron Zlatin à Jacou, printemps 1940-été 1941*, brochure de l'association « Jacou, Histoire et Patrimoine », 4 mars 2016.
- LIMORE Yagil, *Chrétiens et juifs sous Vichy (1940-1944). Sauvetage et désobéissance civile*, Cerf histoire, 2005.
- MARRUS Michaël R. et PAXTON Robert O., *Vichy et les juifs*, Calmann-Lévy, 2015.
- MURACCIOLE Jean- François, *Montpellier dans la tourmente* dans *Histoire de Montpellier*, sous la direction de C. Amalvi et R. Pech, Privat, dec. 2015.
- NIEDERMANN Paul, *Un enfant juif, un homme libre. Mémoires*, Bibliothèque Lindemann, 2012.
- ESCHANSKI Denis, *Les tsiganes en France 1939-1946*, CNRS-éditions, 2010.
- PESCHANSKI Denis, *Les années noires 1838-1944*, Hermann, 2012.
- ROUSSO Henry, *Le syndrome de Vichy. De 1944 à nos jours*, Seuil-Points Histoire, 1990.
- ROUSSO Henry, *Les années noires. Vivre sous l'occupation*, découvertes-Gallimard, 2009.
- SAGNES Jean, *L'Hérault dans la guerre 1939-1945*, éditions Horvath, 1986.
- ZLATIN Sabine, *Mémoires de la dame d'Izieu*, Témoins-Gallimard, 1992, réédition 2009.

Jean Vaché : guide de l'exposition des aquarelles et dessins de J. Barosin

Qui était Jacob Barosin et comment est-il arrivé à Lunel ?

Il est né en 1906 à Riga, en Lettonie, alors dans l'empire russe. Sa famille, fuyant les persécutions et les pogroms de la Russie tsariste, s'est réfugiée à Berlin peu avant la 1^{ère} guerre mondiale. Après de bonnes études secondaires dans un lycée de Berlin, Jacob s'est orienté vers la peinture et pour se payer des études supérieures, il a travaillé pour des décorateurs de cinéma. Il a obtenu un doctorat d'Histoire de l'Art à l'université de Fribourg en 1932. Obligé de fuir à nouveau à cause de l'arrivée d'Hitler au pouvoir en janvier 1933, lui et sa jeune femme se réfugient à Paris tout en gardant un statut d'apatrides. En 1939, il se porte volontaire pour combattre dans l'armée française, mais ne reçoit pas d'affectation. Le 18 mai 1940, la police française vient arrêter le jeune couple et ils sont déportés, elle vers le camp de Gurs, lui pour un camp de travail à Langlade, près de Nîmes. Le jeune homme parvient à bernier les autorités vichyssoise et obtient de pouvoir résider à Lunel où il arrive en avril 1941. Ce n'est que le 3 mai 1942 que sa femme pourra l'y rejoindre.

Comment a-t-il survécu à Lunel ?

Plusieurs familles lunelloises ont hébergé et aidé le jeune couple pendant les 18 mois suivants; son statut de Juif interdisant au peintre d'exercer son art, ou même de commercer, il a vécu de travaux dans les champs, à Lunel, St Just et St Nazaire de Pézan.

D'où proviennent ces œuvres ?

Un organisateur de l'exposition les a découvertes par hasard dans les archives du Musée Mémorial de l'Holocauste à Washington, où elles avaient été déposées après sa mort en 2001.

S'agit-il d'originaux ?

Non, ce sont des reproductions photographiques de haute qualité, largement agrandies parce que les originaux sont en fait de très petites dimensions.

Que sont devenus Jacob et Sonia Barosin après Lunel ?

Dès le 12 novembre 1942, ils ont quitté Lunel et sont entrés en clandestinité, pris en charge par les réseaux protestants du Pasteur Toureille. Ils ont survécus cachés jusqu'à la Libération. Ils ont émigré aux Etats-Unis en 1947; sa carrière de peintre a alors pris tout son essor.

Pourquoi Barosin peignait-il pendant son séjour à Lunel ?

Même dans les pires circonstances, il a toujours réussi à garder à portée de main sa petite palette d'aquarelle, ses pinceaux, son carnet des croquis, ses crayons. Au camp de travail, il avait croqué de nombreux portraits de ses co-détenus. A Lunel, il a découvert un nouveau terrain d'exploration; la petite ville dans la lumière du midi, avec ses ruelles pittoresques, ses caladons, les hautes futaies du parc, la rue des remparts, la place de l'église, mais aussi ses habitants, des personnes âgées, des pensionnaires de l'hospice, des vendangeurs et des vendangeuses et... beaucoup d'enfants.

Pourquoi tant de portraits d'enfants ?

Plusieurs témoins affirment avoir souvent observé Barosin peindre de jeunes enfants roms dans le quartier du Pont de Vesse. Sans enfant lui-même, il a dû être sensible à la tristesse de leur regard. Il a dû aussi se sentir solidaire de leur sort, puisque Lunel était l'une des villes désignée par Vichy pour forcer les gens du voyage à se sédentariser. Assignés à résidence, ces enfants avaient été privés de la liberté de mouvement. On peut imaginer que ces enfants pauvres acceptaient de poser pour l'artiste en échange de quelque menue monnaie.

Qu'est-ce qu'une aquarelle ?

L'aquarelle est une technique picturale des plus anciennes et des plus ardues, en dépit de son apparente simplicité. Il suffit de quelques godets de peinture sèche que l'on humidifie avec un peu d'eau, quelques pinceaux et un papier spécial de qualité. Il suffit de très peu de matière colorante. Barosin a d'ailleurs eu des difficultés à se procurer les tubes de couleur à Nîmes.

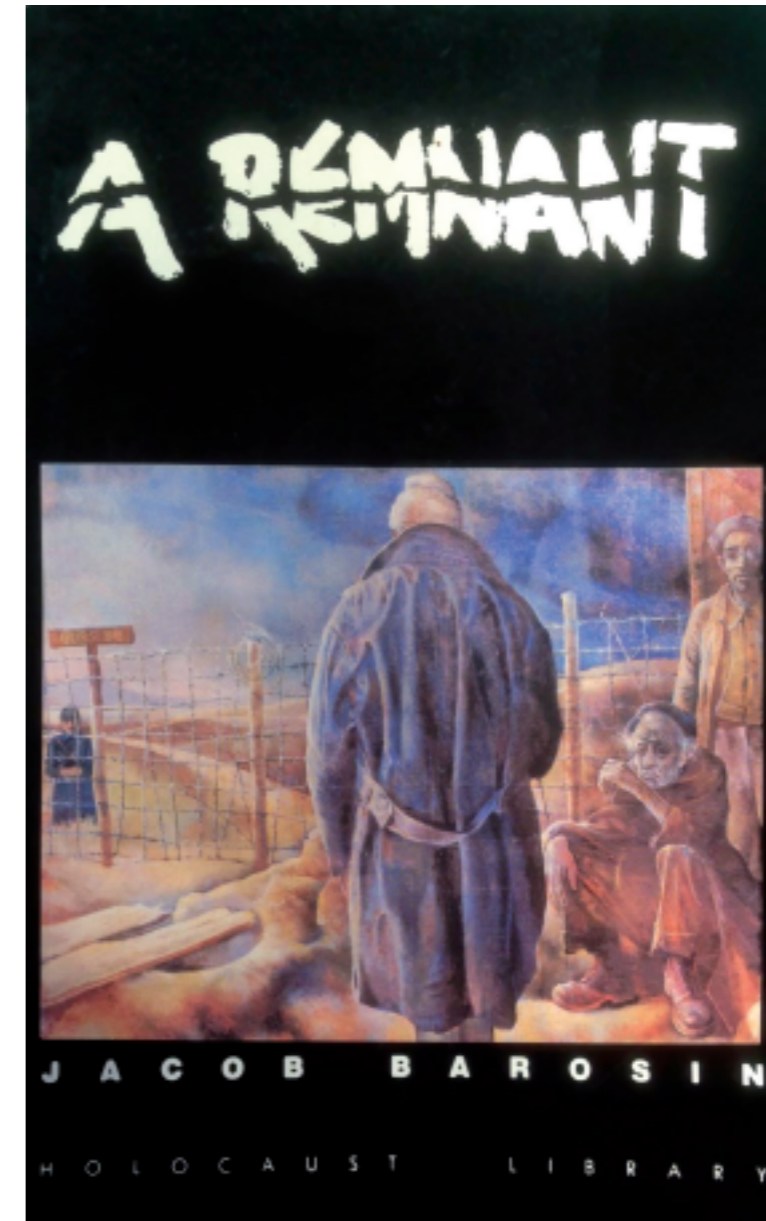
Et pourquoi tant de dessins ?

Le dessin, simple esquisse ou étude plus avancée, est une étape nécessaire avant la réalisation d'un portrait ou d'un paysage. Mais ici, surtout dans la partie de l'exposition consacrée aux vendanges de 1942, il s'agissait de fixer vite fait bien fait un moment privilégié - cette camaraderie entre cueilleuses et porteurs, femmes et hommes, Espagnols et Français - et il fallait aller vite car la colle devait avancer. Ce témoignage impromptu n'en est que plus émouvant.

Comment caractériser l'art de Barosin à cette époque de sa vie ?

On sent qu'il a bénéficié en Allemagne de solides études de beaux-arts. Il témoigne fidèlement de la triste réalité qui l'entoure grâce à l'acuité de son regard. Son trait sur le papier est sûr. A l'aquarelle, ses couleurs sont d'une exquise finesse, notamment dans "La place de l'église". Quel courage, quelle détermination il lui aura fallu posséder !

L'épisode lunellois des Barosin Extraits de *A Remnant* de Jacob Barosin Holocaust Library New York 1988. Traduction de Jean Vaché



p. 43 Début mai 1941

(...) Avec un changement de train, il fallait compter une heure à partir de Langlade (le camp de travail où Barosin avait été affecté); en voiture, vingt minutes auraient suffi pour arriver à Lunel. Un nouveau chapitre commençait. Je laissai ma valise à la consigne et me lançai dans les rues de cette ville ancienne. Dans le centre, les rues se faisaient plus étroites et tortueuses; certaines passaient sous des voûtes basses. J'arrivai sur une vieille place sans forme précise, entourée de maisons dont les façades avaient été construites il y a bien des siècles. C'était la France du haut Moyen-Âge, la ville entière ressemblait à un musée, dont je ne connaissais pas encore la remarquable et surprenante histoire.



p. 44

Chapitre 7

Il faisait soleil, à cinq heures ou cinq heures et demie et je déambulais dans les rues à la recherche d'un écriteau "Chambre à louer". Il n'y en avait aucun. Je me mis donc à demander à des gens s'ils connaissaient quelqu'un dans le quartier qui prendrait un locataire. Les deux premières personnes à qui je m'adressais ne connaissaient personne dans ce cas. Mais la troisième, une charmante jeune

femme un balai à la main me dit qu'Augustine, au coin de la rue, lui avait dit qu'elle prendrait volontiers un locataire si elle trouvait quelqu'un de bien. Je me précipitais au 23, rue Sadi Carnot. Augustine était absente mais son mari, Eugène, était là. C'était un homme jeune, à peu près de mon âge, qui souriait facilement. Il me demanda de m'asseoir dans cette grande cuisine et me posa quelques questions. Etais-je marié ? Qu'est-ce que je faisais à Lunel ? "Pas grand chose encore" fut ma réponse, mais alors pourquoi étais-je à Lunel ? C'est ainsi que je fus amené à lui raconter toute l'histoire. Dix minutes plus tard, Augustine arriva avec ses deux petits garçons André et Roger. Elle avait la trentaine. Une vie de dur labeur se lisait sur ses mains et son visage.

"André, Roger, touchez la main à ce monsieur." Ils me saluèrent, un peu embarrassés.

"Bon, c'est pas extraordinaire comme chambre," commença Augustine, "mais le lit est bon, il y a une grande commode, et je m'arrangerai pour que vous ayez de l'eau dans la chambre tous les matins. Les cabinets sont derrière la maison dans la cour, et le prix est de 150 francs par mois."

"Est-ce que je peux voir la chambre ?" C'est sûrement mieux qu'à Langlade, pensai-je.

"Bien sûr. C'est au premier étage."

Nous montâmes tous à l'étage. Je suivais Augustine, Eugène me suivait et les deux petits garçons, en une indispensable arrière-garde, suivaient leur père. La chambre me suffirait largement, trois mètres sur quatre, avec une grande fenêtre qui donnait sur la rue. Il y avait une petite table de nuit et une lampe, je pourrais lire le soir. Parfait. Je lui donnai les 150 francs et j'eus la nette impression que tout le monde était content de cette transaction, y compris André et Roger, qui avaient 7 et 5 ans. Eugène me demanda le ticket de la consigne; il irait chercher ma valise à la gare avec son tricycle.

C'était les Salles. Lui avait commencé dans la boucherie, mais il n'arrivait plus à trouver du travail en ce moment parce qu'il n'y avait plus de viande. Voilà pourquoi il se lançait dans toutes sortes de jobs et il avait le plus grand mal à nourrir sa petite famille en ces temps difficiles.

J'avais un nouveau chez moi. Pendant une année complète j'avais été interné. Comme ça faisait drôle, au début, de retrouver sa liberté, d'être seul et de décider moi-même où aller et que faire. Je savais qu'il me fallait absolument trouver du travail, n'importe quel travail. Il ne s'écoulerait pas très longtemps avant que mes fonds viennent à manquer. Lunel était une petite cité endormie sans véritable industrie. Mais je n'avais pas le droit de me faire embaucher; même les tableaux que je pourrais peindre, je n'avais pas le droit de les vendre. Ce serait interprété par les autorités comme l'exercice d'un métier, un commerce. Et puis, franchement, qui allait m'acheter des tableaux à Lunel ? Il n'y avait qu'une seule sorte de travail que les Français laissaient aux étrangers à l'époque : le travail aux champs, le métier d'employé agricole. Je n'avais jamais fait ce genre de travail mais je m'y mettrais, si seulement j'arrivais à trouver un employeur. Mais attention, je m'étais fait libérer grâce à cette lettre qui certifiait que j'étais à la tête d'un capital de 25 000 francs. Comment faire cadrer ça avec un emploi agricole ?

J'eus une longue conversation avec mon nouvel ami Eugène. Lui-même cherchait un travail de ce genre dans Lunel ou aux alentours. Je lui demandai de ne dire à personne que je cherchais du travail à cause de ces 25 000 francs inexistants dont les autorités s'attendaient maintenant à ce que je les dépense (avant de m'expédier dans un autre camp). Mon Dieu, comme c'était malaisé d'être juif, étranger et apatride, (et sans le sou, par dessus le marché) pendant ces temps difficiles en France.

Le boulanger, à côté de notre maison, me dit qu'un de ses amis à Saint-Just (village à cinq kilomètres de Lunel) cherchait un ouvrier agricole à temps partiel. Voilà qui m'irait parfaitement. Je proposai ce travail à Eugène mais la paye n'était pas assez bonne pour lui.

(...)

Hitler attaqua l'Union Soviétique le 22 juin 1941. Le sort de Napoléon en Russie ne l'en détourna pas. Ce fut l'erreur fatale d'Hitler; nous le comprîmes immédiatement. Plus tard nous sûmes que Churchill était tombé à genoux en apprenant l'attaque d'Hitler contre les Russes, car cela signifiait qu'Hitler allait perdre la guerre, et que la Grande Bretagne serait sauvée.

L'offensive allemande battait tous les records de rapidité et d'envergure. Les Russes avaient un peu réchauffé la Grande Armée en incendiant Moscou. Mais les Allemands n'auraient pas ce privilège. Mais j'anticipe, nous sommes maintenant en juillet 1941. Les Allemands prenaient déjà des risques en allongeant à l'extrême leurs lignes d'intendance.

A propos d'intendance; depuis deux semaines je travaillais, à mi-temps, à la ferme Dussol à Saint-Just. Il me fallait une heure de marche pour y arriver, il n'y avait pas de car, et je n'avais pas de bicyclette. Je travaillais dans le potager - ce qui n'était pas difficile - et je donnais du grain aux poules pour gagner en plus un œuf de temps en temps, et j'aidais Roger Dussol dans toutes sortes d'autres tâches rurales. Roger n'était pas agriculteur. C'était un peintre comme moi qui avait fait l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il était jeune et sympathique, un tout petit peu plus âgé que moi et je me sentais vraiment à l'aise avec lui, car je savais qu'il ne me dénoncerait jamais pour travail sans autorisation officielle. Il me payait avec un sac de légumes, un bon morceau de pain et 15 francs par jour et une fois par semaine des fruits et un ou deux œufs. Je pouvais vivre avec ça et j'avais toutes mes après-midi libres pour la Bibliothèque. La Bibliothèque de la Ville de Lunel dans la Mairie était un vrai régal.



(...)

C'est pourquoi la vie à Lunel en 1941 peut sembler bucolique et paisible au lecteur. Par exemple, mon plus grand souci cet été-là était de savoir comment faire venir ma femme à Lunel et comment subvenir aux besoins du ménage malgré toutes ces conditions restrictives. Avec ce que je gagnais il était hors de question de faire venir Sonia à Lunel dans l'immédiat. A Nice, elle avait quelques clientes qui lui commandaient des robes ou lui faisaient faire des retouches; elle pouvait s'en sortir dans une grande ville comme Nice. A Lunel elle ne trouverait jamais assez de clientes, et elle ne pourrait garder le secret sur ses occupations. Il y avait une divergence totale d'opinion et d'intention entre le Préfet et nous. Lui voulait que je dépense 25 000 francs dans son département; quant à nous, non seulement nous n'avions le premier sou de cette somme mais nous avions l'intention de gagner notre vie. Je ne savais comment résoudre ce problème, mais il me faudrait y réfléchir sérieusement afin que nous puissions arriver à vivre ensemble et dans la même ville.

Une famine sévissait maintenant en France en raison de la constante augmentation des exigences de ces voraces Allemands; une famine dans un pays qui avait été l'un des plus riches et des plus producteurs d'Europe. Le marché noir et la fraude étaient les conséquences directes de l'occupation allemande. Entre autres choses, je pus aider mon ami de Saint-Just à entreposer trois sacs de blé dans une réserve secrète et les cacher là. Nous étions tous de mêche dans ce combat contre un ennemi criminel et sans pitié.



A la fin du mois d'août commença la période des vendanges et je fus employé comme porteur dans le vaste domaine viticole des Dussol. Les raisins dans le sud de la France poussent sur de petits arbres d'un mètre de haut, des sortes de buissons. Ces arbres nains sont plantés à distance égale entre eux et ces rangées dessinent les plus exquises combinaisons de lignes et de formes. Chacun des dix vendangeurs, en réalité des vendangeuses, était muni d'un seau cylindrique d'environ 50 centimètres de diamètre pour y collecter les grappes. Ensuite c'était à nous, les trois hommes, de

placer ces quinze à vingt kilos sur une épaule ou sur la nuque et d'emmener ces seaux à la charrette et de les y déverser. L'un des hommes portait le seau sur la tête, ce que je vis faire plus tard par des femmes arabes ou africaines. J'en étais totalement incapable, je n'avais pas la tête assez solide pour ce genre de travail. L'avantage des vendanges, c'est qu'on pouvait manger autant de raisin qu'on voulait.

Il y avait aussi un autre aspect dans ces vendanges, un aspect romantique, qui se manifestait dans la liesse quasi-Breughelienne de ces paysans. Les femmes penchées sur les vignes ne se formalisaient pas d'une tape bien sentie sur leur postérieur et appréciaient cette manifestation de l'intérêt masculin avec un geste de reproche, mais aussi un large sourire. Certaines, à la fin de la journée, partaient faire une promenade avec un partenaire, disparaissaient de la vue et ne réapparaissaient que la nuit venue, m'a-t-on affirmé. C'était bon en ces temps de dangers et de malheurs d'oublier un instant le fossé où nous étions tous embourbés, de rire et de raconter une blague et de manger du raisin à satiété. Pour couronner le tout, il faisait un temps splendide. Le soleil était généreux et ne dédaignait pas de réchauffer une petite planète turbulente qui ne le méritait pas.

Un jour en août, avant les vendanges, Dussol m'emmena à Nîmes dans son auto pour l'aider à ramener du matériel lourd, et je pus acheter au marché noir dans une boutique spécialisée dans la vente de matériel pour artistes-peintres quelques tubes de peinture à l'huile et un ou deux pinceaux. C'était extraordinaire à quel point ces voleurs d'Allemands étaient consciencieux et professionnels.

Depuis le fromage de Roquefort jusqu'à la toile et les pinceaux pour peindre tout avait disparu. Roger Dussol me dit qu'il me montrerait comment préparer une feuille de contre-plaqué pour peindre à l'huile et il tint parole. Ses propres peintures montraient du savoir-faire et du talent, mais elles nageaient encore dans un océan impressionniste d'imprécision et de flou non maîtrisé. Je commençai un paysage, un étang avec des arbres près de Lunel, sur une plaque de bois. Beaucoup de gitans vivaient dans les environs de Lunel; leurs enfants étaient beaux, j'en fis de nombreuses esquisses.

Dans la deuxième partie de l'après-midi, je faisais de la lecture dans la Bibliothèque à la Mairie; et parmi d'autres, je trouvai là un livre fort intéressant, l'Histoire de la ville de Lunel de Thomas Milletot. Selon lui, et selon E. de Jouy, Lunel fut fondé autour de l'an 68 par des Juifs qui avaient fui la Judée et l'occupation romaine. La guerre des Juifs contre l'Empire de Rome, suivie par toutes les nations sous le joug romain, dura presque quatre ans et se termina par la destruction de Jérusalem et de l'Etat juif par Titus en l'an 70. Jésus était mort environ quarante ans plus tôt. Ces Juifs, il y a 1 900 ans, arrivaient de Jéricho; Jericho signifiant mois ou lune en araméenne, ils choisirent pour leur nouvelle ville dans le sud de la France le mot luna, le latin pour lune. Les Romains avaient conquis la Gaule avec César 120 ans plus tôt. Pendant le moyen-âge, alors que toute cette région était plongée dans un chaos barbare, de célèbres Académies juives fleurissaient dans Lunel, et les grands rabbins de cette cité étaient en contact avec les Académies de Montpellier, Troyes, Reims et celle de la vallée du Rhin. Le fameux Moïse Maimonide mentionne le rabbin Jonathan de Lunel dans son extraordinaire Guide des Egarés, au douzième siècle. Tout ceci rendait Lunel encore plus attirant pour moi, j'avais l'impression d'avoir été convié à une sorte de rendez-vous symbolique.



Il y avait un danger dans cette vie bucolique, et bien que j'en aie profité sur le moment, surtout à la suite des dangers et des tensions de Langlade, je savais que je ne devais pas m'endormir dans cette pseudo existence, et que cette routine n'était pas bonne pour moi.

On apprit qu'il y avait des Français qui combattaient maintenant avec les Allemands contre les Russes. Pétain était incapable d'empêcher que des milliers de jeunes hommes soient envoyés travailler dans les usines allemandes comme "volontaires" pour accélérer l'industrie allemande de guerre. Très vite des Français allaient entrer en clandestinité dans leur propre pays pour éviter d'être appelés à ce "volontariat".

(...)

Il ne se passait rien de spécial à Lunel. Les semaines passaient les unes après les autres et j'étais toujours seul. Je savais que j'aurais dû me réjouir d'avoir échappé à Langlade mais quelle sorte de vie c'était ça ? L'hiver était arrivé. Augustine mettait toujours une brique chaude enveloppée dans un vieux torchon dans mon lit ce qui était utile puisque la chambre n'était pas chauffée. C'étaient vraiment des braves gens, cette famille Salles. Combien de fois ai-je partagé un repas avec eux ce qui faisait de moi un membre de la famille; et je leur donnais le peu d'argent que j'avais. Parfois, j'emmenais André et Roger faire une promenade ou je jouais avec eux, ce qu'ils adoraient. Eugène avait du mal à trouver du travail; il n'y avait ni construction, ni industrie dans Lunel. Au printemps suivant, sur le petit terrain qu'il possédait hors de la ville, on ferait pousser des légumes ensemble, et on aurait tous les légumes qu'on voudrait pendant l'été. Mais comment passer le cap de l'hiver ? Mon travail chez les Dussol s'arrêta au début de l'hiver.



(...)

Chapitre 8

L'officier de police chargé des sauf-conduits à Lunel semblait être quelqu'un de bien. Il me délivra un sauf-conduit L'officier de police chargé des sauf-conduits à Lunel semblait être quelqu'un de bien. Il me délivra un sauf-conduit pour me rendre à Nice pendant six jours, de sorte que je pus en passer cinq avec Sonia, et quelle joie ce fut d'interrompre la monotonie de la vie de résidence forcée à Lunel. Nous tournâmes nos problèmes dans tous les sens et nous décidâmes qu'il fallait se résoudre à passer l'hiver où nous nous trouvions : elle à Nice et moi à Lunel. Elle pourrait gagner sa vie avec ses retouches et même mettre un peu d'argent de côté. Si tout se passait bien et que je puisse reprendre mes activités agricoles chez les Dussol, et travailler l'après-midi avec Eugène à notre potager, Sonia pourrait me rejoindre à Lunel à Pâques 1942 et s'installer avec moi. Nous deviendrions végétariens, bien entendu, mais nous n'avions rien contre. Il faudrait que je trouve une autre chambre parce que chez les Salles la pièce était trop petite pour y vivre à deux, sans compter l'absence d'eau courante et de toilettes à l'étage. Il restait de moins en moins d'étrangers à Nice; la plupart avaient fui vers les Etats-Unis ou Cuba. Ceux qui restaient, tentaient de trouver des places sur des bateaux, n'importe quels bateaux.

La situation alimentaire à Nice était déplorable. Lors d'une visite chez l'épicier de Sonia à Cimiez, nous ne trouvâmes que des navets, et on ne nous autorisa à acheter que deux exemplaires de ce mets de choix. Sonia les cuisina : j'ai fait de meilleurs repas dans ma vie. J'étais persuadé que je la nourrirais mieux à Lunel.

Comme je l'ai dit plus haut, être apatride, sans protection et sans argent - être hors-la-loi, en fait - sous le régime de Vichy nous plaçait dans une situation extrêmement précaire, et il allait nous falloir tout notre courage, notre force et notre entêtement plus une sacrée dose de chance pour survivre aux dangers qui pendaient constamment au-dessus de nos têtes. Depuis la déclaration de guerre en septembre 1939, trente mois avaient passé. Le luxe d'un travail intellectuel et artistique sérieux n'était plus qu'un lointain souvenir. Nous en étions réduits aux nécessités de base : remplir notre estomac, ne pas prendre froid, et essayer de nous maintenir en bonne santé.

L'hiver de 1941/42 s'écoula lentement et dans un climat d'apathie.

(...)

Eugène était souvent nerveux pendant cette période; et quand il était de mauvaise humeur, il criait après Augustine, et les deux petits se tenaient prudemment hors de sa vue. On lui avait promis trois semaines de travail, et la promesse n'avait pas été tenue. Les pneus de son tricycle étaient à plat et on ne pouvait pas les réparer car les rustines elles-mêmes avaient des fuites maintenant. Comment pouvait-il espérer trouver du travail dans ces conditions ? Je lui offris un peu d'argent pour qu'il essaye de trouver des pneus d'occasion encore utilisables. Oh misère de misère.

Lire les journaux était un sport déplorable. On aurait cru lire un journal de Goebbels en langue française. Tout passait par la censure : presse, courrier, téléphone. C'était pitoyable de constater ce qui pouvait arriver à un pays où autrefois régnait la liberté, quand la lourde botte d'une dictature cruelle le piétinait. Comme elle est fragile et rare sur cette Terre la liberté.

Le prochain été s'annonçait plus facile lorsque nous récolterions les légumes de notre jardin. Nos rêves se concentraient maintenant sur les petits pois, les haricots verts, les pommes de terre, les aubergines, du maïs et des fruits rouges. Une vieille plaisanterie juive me revint à l'esprit, où deux éternels affamés se rencontrent un jour. L'un raconte à l'autre que la semaine auparavant il a été convié à dîner chez des riches.

"Devine ce qu'on m'a servi. D'abord une bonne soupe au poulet. J'ai pu avoir du rab. Ensuite on a eu du gefillte fish (poisson farci), du riz et des pommes de terre. Tu penses bien que me suis servi moi-même. Après ça il y a eu le poulet, mais quel poulet avec des petits pois et de la salade."

L'ami écoutait les yeux écarquillés, pour ne pas manquer un seul plat.

"Et avant la salade de fruits on a eu des gefillte derma (boyaux farcis)"

Ici l'interlocuteur l'interrompt...

"Dis-le encore une fois - gefillte derma". Il ne pouvait résister au plaisir d'au moins entendre les mots magiques encore une fois. De la même façon nous ne cessions de parler et de faire des plans pour ces précieux légumes que nous ne pouvions nous procurer nulle part, ni sur le marché ni dans une épicerie.

J'annonçai aux Salles qu'après Pâques je ne pourrais plus rester chez eux. Ils demandèrent à leurs voisins et leurs amis s'ils avaient entendu parler d'une chambre, avec cabinet de toilette si possible. Et c'est eux qui mentionnèrent le nom de Mme Germain, veuve d'un agent de police de Lunel qui possédait une petite maison sur l'avenue de Mauguio (l'antique ville romaine de Melgorium) à Lunel. Mme Germain vivait là avec sa fille Jeanne, une adolescente, et elle voulait bien héberger un couple de gens tranquilles. Elle accepterait même de nous laisser utiliser sa cuisine à certaines heures.

Si tout se passait bien, Sonia me rejoindrait à Lunel fin mars. J'avais loué la chambre chez Mme Germain. C'était une personne sympathique et amicale; sa fille était petite pour ses dix-sept ans, mais elle était fort intelligente. La chambre était propre et vaste avec deux fenêtres donnant sur la rue, bien meublée, comparativement bien sûr. Et avec les WC juste de l'autre côté du couloir qui partage la maison en deux moitiés égales. Le prix était 200 francs par mois. Je ne discutai pas le prix, malgré ma vieille habitude orientale. Je lui donnai 100 francs et lui dit que nous nous installerions, ma femme et moi, vers le 1^{er} avril et qu'elle ne se fasse pas de souci; nous paierions notre loyer ponctuellement le premier jour de chaque mois.

Les Salles étaient un peu tristes de me voir partir. J'étais devenu un membre de la famille; mais nous

resterions amis pour toujours. J'aime les gens simples quand ils sont honnêtes, ont une bonne portion de bon sens et un bon cœur. La sophistication, dans mon dictionnaire, n'est pas loin de la stupidité et marche toujours avec l'arrogance.

Je passai quelques bonnes journées à peindre des enfants gitans. J'étais assez content de deux ou trois aquarelles que je fis d'eux. Parfois, quand le temps le permettait, je partais peindre sur le terrain, dans les alentours de Lunel.



Sonia arriva à Lunel le 3 avril. Nous l'attendions à la gare, c'est à dire Augustine et les deux inséparables petits garçons avec leur bouquet de fleurs. Sonia avait bonne mine, un peu pâle pourtant, bien habillée comme toujours - peut-être un peu trop bien pour Lunel; nous laissâmes les deux valises à la consigne. Eugène promit de les amener à notre nouveau logis un peu plus tard. Nous descendîmes l'avenue de la Gare et arrivâmes chez Mme Germain juste au moment où le soleil se couchait. La rencontre avec Mme Germain et sa fille se passa fort bien. Sonia était contente de la chambre aussi.

Tout lui paraissait nouveau et excitant, bien que la ville avec ses 10 000 habitants, ses ruelles tortueuses et ses minuscules échoppes fût bien différente de Nice, où elle avait pris ses habitudes après un séjour de presque deux ans.

Pour le repas du soir nous étions invités chez Eugène et Augustine qui avaient préparé un lapin au vin, plat que Sonia n'avait jamais mangé. Elle essaya de mettre les Salles à l'aise avec elle, malgré une distance sociale qui paraissait infranchissable. Mais la bonté de leur cœur fit directement appel à son intelligence, et la glace fut rompue, surtout à la fin du repas lorsqu'elle put jouer avec les enfants.

Le lendemain de son arrivée je me levai aux aurores parce qu'il fallait me rendre à mon travail à Saint-Just. Les poules, probablement averties que les Allemands sont des mangeurs d'œufs voraces, mais que le peuple de France doit manger aussi, augmentèrent leur production à un niveau tel que même Mme Dussol, petite femme basque aux yeux noirs, dont le manque de générosité n'était pas le moindre défaut, me gratifia de deux œufs ce jour-là, en guise de cadeau de bienvenue pour ma femme, et d'un pot de sauce tomate de l'an dernier. Inutile de dire que je travaillai dur ce jour-là pour marquer ma reconnaissance.

Eugène et moi nous mîmes à retourner la terre de notre futur potager, qui était relativement grand pour quatre bras. Je dirais 30 sur 50 mètres. Il fallut d'abord préparer le sol pour les semences. Heureusement qu'il y avait une pompe, mais il nous fallait charrier les deux seaux d'assez loin, et au bout d'un moment, on était fatigué. Les petits pois et les haricots furent vite plantés ainsi que les tuteurs pour les plantes grimpanes. Il ne s'écoula pas trop de temps et les petites tomates montrèrent le bout du nez. Et puis vint



le jour où il y eut de la verdure partout. Eugène qui connaissait tous les arbres du coin me montra un pommier qui n'appartenait à personne. Je fis la cueillette et rapportai ce jour-là cinq kilos de pommes jaunes à la maison. Pour Sonia une telle abondance était nouvelle.

De Boris me parvint une carte de Paris, écrite dans le style cryptique des gens persécutés, disant que les cousins de Sonia (c'est-à-dire lui et son frère Jacques) devraient donner leur nom complet bientôt (ce qui signifiait : devraient se faire enregistrer comme juifs), mais qu'ils avaient trop de travail pour le faire. Ce qu'il voulait dire, c'était, "n'acceptez pas de vous laisser enregistrer quand on vous le demandera."

Qu'est-ce qu'ils voulaient les Allemands, lorsqu'ils demandaient aux Juifs de se faire enregistrer ? Pourquoi donc ? Rien sur ce sujet ne nous parvenait de Londres. Avais-je eu raison d'attirer Sonia dans cette petite ville de Lunel, où il est impossible de trouver à se cacher si nécessaire. Nice est une grande ville, où on peut toujours trouver un grenier ou une cave dans une maison amie. La carte de Boris ressemblait à un gros nuage noir menaçant qui disait : Prenez garde.

Sonia se leva le lendemain matin avec des centaines de petites taches sur le visage, comme des piqûres d'aiguille. Nous nous précipitâmes chez le médecin. Il déclara que c'était la conséquence de la malnutrition et qu'il lui fallait plus de lipides. Les points disparaîtraient avec le temps, promit-il. Où allais-je pouvoir me procurer du beurre pour elle ?





(...)

Fin août, début septembre était l'époque des vendanges. Nous travaillâmes à la ferme Dussol. Le propriétaire nous donna même une chambre dans sa maison où nous séjournâmes tous les deux pendant plus de trois semaines. C'étaient vraiment des gens chaleureux et gentils. J'avais parlé avec Dussol de la possibilité de nous cacher dans sa maison, au cas où on déporterait les Juifs de la zone dite libre. Il me dit qu'il en parlerait à sa femme après les vendanges.

Le visage de Sonia était à nouveau sans tache, les piqûres avaient disparu. La sœur d'Augustine qui travaillait dans une épicerie avait été notre médecin en l'occurrence... grâce à du beurre de marché noir, et avec de meilleurs résultats.

Afin de changer d'atmosphère et d'oublier nos craintes pendant quelques heures, nous allâmes à Nîmes, qui est à une demi-heure de train à l'est de Lunel.

(...)

Nous fîmes une petite promenade et ensuite nous nous assîmes dans un petit café sur l'avenue Victor Hugo en commandant du café et des pâtisseries. Le café, naturellement, n'était pas du café et les pâtisseries étaient une sorte de béton qu'une vague confiture cimentait avec peine. C'était vraiment le symbole de l'imposture que nous mettions en scène avec ce voyage à Nîmes.

(...)

Voilà que nous étions à Nîmes, comme si nous étions des touristes, que nous sirotions notre café et



grignotions nos gâteaux, que nous nous promenions dans les rues et admirions les belles maisons anciennes comme si nous n'avions pas le moindre souci à nous faire. Et croyez-le si vous voulez, ceci fonctionna pendant tout un dimanche.

(...)



Le mois suivant - on était maintenant en octobre 1942 - nous apprîmes que Pablo Casals, le violoncelliste de renommée mondiale, donnerait un concert à Montpellier et nous fumes saisi de l'irrésistible envie de l'entendre. D'abord nous voulions écouter cet immense musicien, et ensuite nous désirions voir l'homme courageux qui avait fait le vœu de ne pas revenir dans sa patrie bien-aimée tant que la nuit fasciste de Franco s'étendrait sur le pays. Je ne voulus prendre aucun risque et me présentai au poste de police; j'obtins un sauf-conduit pour me rendre à Montpellier (à 25 km à l'ouest de Lunel) pour le jour du concert. Et nous y allâmes. La salle était pleine à craquer. Il n'y avait pas d'électricité, rien que des bougies. Il y avait une douzaine de bougies sur la scène autour du



piano et du pupitre de Casals. Il fut clair dès le début que ceci était bien plus qu'un concert. C'est une affirmation de l'esprit humain, un défi lancé à l'arriération inhumaine et à l'oppression. Une unique et inextinguible lumière brûlait, entourée de ténèbres impénétrables. Lorsque lui, Casals, parut sur scène, tout le monde dans la salle se leva d'un même mouvement, nous étions tous unis dans la pensée que le Mal n'en avait plus pour longtemps et qu'il serait défait.

Casals était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, légèrement chauve; nous le saluâmes, pour ainsi dire, et c'était son esprit que nous honorions. Puis il commença à jouer. Le programme contenait la Chaconne de J. S. Bach, transcrite du violon pour le violoncelle, une sonate de Beethoven et un morceau d'Albeniz. Il n'y eut ni Mendelssohn ni le "Shlomo" d'Ernest Bloch (qu'il joue si admirablement) car les compositeurs juifs étaient interdits par Hitler et sa clique.

Nous écoutâmes ce grand musicien, nous écoutâmes chaque note car il y avait bien plus dans cette

musique que des mélodies et du rythme. Il y avait un langage qui nous parlait fort et distinctement. Ne cède pas au désespoir, ne renonce jamais car nous, les générations précédentes n'avons jamais renoncé. Lutte pour ta survie du mieux que tu peux. L'essentiel est de rester vivant - comme le partisan dans la taïga russe, comme un apatride affamé surveillé par la police, comme un Juif persécuté dans la clandestinité, quel que soit ton style, ton choix et ta chance, reste vivant. "Entrez dans la tempête et allez jusqu'au bout de la tempête" comme disait Churchill. Et si tu restes vivant, viendra le jour où tu pourras crier : oui, il y a de la beauté dans le monde, oui à la vérité et à la liberté.

Malheureusement nous avons dû quitter le concert avant la fin et nous nous esquivâmes aussi discrètement que possible. Le dernier train pour Lunel partait à onze heures moins le quart, et il nous fallut courir jusqu'à la gare.

Cela faisait un an et demi maintenant que j'étais arrivé à Lunel. La guerre n'en finissait pas de se traîner. Après les victoires allemandes du début, les adversaires faisaient maintenant jeu égal. Nous espérions que ceci était le tournant décisif qui annonçait la défaite définitive d'Hitler et de ses séides. Nos vies et celles de nombreux millions en dépendaient. Le merveilleux et significatif concert de Casals à Montpellier fut le dernier moment où Sonia et moi pûmes tendre une main vers cette culture qui était la nôtre, un dernier souvenir de notre héritage. A partir de ce moment, vers la fin de l'année 1942, une série de coups durs et de dangereux revers s'abattit sur nous, des menaces qui s'accéléraient pendant les deux dernières années de la guerre.

Chapitre 9

Quelques jours après le concert Casals je reçus une carte de la Préfecture me disant que j'étais invité (c'était le terme utilisé) à me présenter au Camp de concentration d'Agde pendant la matinée de tel et tel jour d'octobre, afin d'y être interné. Rien que ça. De but en blanc ! Un Camp en 1942, ce n'était pas la même chose qu'un Camp en 1940. En 1940, cela avait été un camp de travail avec plus ou moins de travail, mais on n'y risquait pas sa vie. Désormais, on pouvait faire de vous ce qu'on voulait : on vous déportait vers une destination (et une destinée) inconnue et vous étiez rayé de la carte.

Des rumeurs avaient couru selon lesquelles Laval avait promis aux Allemands de concentrer tous les Juifs étrangers dans la zone non occupée, et ce politicien sans conscience et sans scrupules avait accepté l'ordre sans hésitations. Que devais-je faire ? Me cacher quelque part ? On s'en prendrait à Sonia. Improviser une cachette pour nous deux en un ou deux jours était impossible.

"Sais-tu quoi, ma chérie, allons faire un tour pour y réfléchir", suggérai-je à Sonia.

Et nous partîmes dans les rues étroites de la vieille ville, pour n'être vus par personne car Sonia ne pouvait retenir ses larmes. Soudain - ni elle ni moi ne l'avions vu venir - nous nous trouvâmes face à face avec une dame qui nous salua et nous arrêta. Elle semblait connaître Sonia. Sonia me la présenta.

"C'est mon mari, Mme Toureille.

- Ravie de vous rencontrer, monsieur Barosin. Mais pourquoi pleurez-vous madame ?" Et Sonia lui raconta toute l'histoire du nouveau danger d'incarcération. Mme Toureille écouta attentivement et dit :

"Monsieur Barosin, je vous prie de venir voir mon mari cet après-midi. Si je me souviens bien, il connaît quelqu'un dans l'administration de ce camp à Agde, quelqu'un qui pourrait être utile." Elle me donna son adresse. Je lui serrai la main en la remerciant.

"Trois heures, ce ne sera pas trop tôt.

- Non, c'est parfait."

Après cela elle nous quitta. Je demandai à Sonia qui était cette madame Toureille et comment elle l'avait connue.

"C'est la femme d'un pasteur protestant. Un jour je faisais la queue dans le grand Marché couvert ici à Lunel où on vendait des anguilles; on avait le droit d'en acheter deux. Quand arriva mon tour, il n'en restait plus que deux. En tant qu'étrangère j'étais embarrassée de recevoir ces deux anguilles et de priver des estomacs français car derrière moi il y avait encore une assez longue queue. Aussi je me suis tournée et j'ai partagé mes deux anguilles avec la personne qui était derrière moi. C'était Mme Toureille. Elle a été très touchée par mon geste et chaque fois que nous nous rencontrons dans la rue, elle me parle."

A trois heures sonnantes, j'étais dans le bureau du pasteur Toureille. C'était un homme d'un mètre soixante-dix, comme moi, d'âge moyen, sympathique avec des yeux qui pétillaient d'intelligence. Je lui racontai mon histoire et le nouveau malheur qui m'arrivait.

"Je suis intervenu plusieurs fois à Agde", me dit-il, " et jusqu'à présent, j'ai eu gain de cause dans deux cas. Ce qui signifie, qu'ils n'ont pas gardé les deux hommes. Mais c'était en début d'année. Vous savez qu'il y a eu une aggravation pour les Israélites étrangers" (un Français poli n'utilise pas le terme Juif, il nous appelle des Israélites). " Voilà ce que je vais faire. Je vais écrire à monsieur Baumann qui travaille dans l'administration du camp une lettre de recommandation pour vous; allez-y et présentez-lui cette lettre, et nous prions pour la suite. Veuillez écrire votre nom complet sur ce morceau de papier."

Ce que je fis et me levai.

"Puis-je joindre mes prières aux vôtres ?" ajoutai-je.

"Bien entendu", dit-il en souriant, "mais non, asseyez-vous. Je vais écrire cette lettre tout de suite. "

Il ne scella pas l'enveloppe, mais me la tendit cinq minutes plus tard. Je le remerciai, pris ses mains dans les miennes et partis après lui avoir demandé de me rappeler au bon souvenir de Mme Toureille.

Le jour arriva, jour de tristesse et d'extrême anxiété. Je mis des chaussettes, une chemise, un pot en aluminium et les autres objets requis pour un camp de concentration dans un sac à dos - la vieille histoire recommençait - et je courus à la gare. Sonia ne pouvait retenir ses larmes.

"Chérie, j'ai comme un pressentiment que je serai de retour ce soir; et si ce n'est pas ce soir, ce sera dans quelques jours. Toi, pendant ce temps, reste plutôt chez Mme Manse (la voisine) plutôt que chez Mme Germain. Elle comprend mieux la situation et pourra te cacher si c'est nécessaire.

Je l'embrassai et montai dans le train pour Agde et pour y être interné.

J'étais désespéré. Sommes-nous déjà dans les tentacules du monstre ? Est-ce que c'est le commencement de la fin pour nous ? Est-ce que mon itinéraire final c'est Agde, Drancy, la Pologne ? J'avais des sueurs froides. Mon Dieu, pourquoi Tu nous tortures et Tu nous abandonnes ?

Le trajet par le train prit trois heures et demie. Parce que je suis un incorrigible optimiste, je demandai à la gare d'Agde l'horaire du train de retour pour Lunel. Cinq heures de l'après-midi, fut la réponse. De la gare à l'immense camp de concentration il y avait une demi-heure de marche, et quand je me présentai au bureau du camp il était déjà midi moins le quart. Un mauvais moment pour arriver dans une administration. Les gens ont faim à cette heure-là, ils sont impatients et remettent le travail à l'après-midi. Il y avait trois bureaux dans la pièce, seulement deux étaient occupés. Derrière

celui qui était le plus proche de la porte, un jeune homme était assis; c'était le réceptionniste. Lorsque je lui dis que j'avais une lettre pour M. Baumann, il désigna une autre table près de la fenêtre, occupée par un Juif allemand d'âge mûr, qui portait des lunettes. Je dis :

"Bonjour, monsieur, j'ai une lettre pour vous de monsieur Toureille" et je mis devant lui sur la table la carte de convocation et la lettre.

"Ah ce bon pasteur Toureille. Comment va-t-il ?

- Oh, il va bien.

- Toujours à Lunel ?" demanda-t-il.

"Oui, toujours à Lunel."

Et il se mit à lire la lettre. Soudain il scruta attentivement mon visage.

"Barosin ? Etes-vous par hasard parent de L.H. Barosin ?

- C'est mon père.

- Alors là, c'est incroyable." Il se leva de son siège. "L.H. est l'un de mes meilleurs amis d'affaires. Moi aussi je travaille dans le contreplaqué, voyez-vous ? Où est votre père en ce moment ?

- Il est parti aux Etats-Unis il y a déjà pas mal de temps.

- On a fait de belles affaires ensemble. C'est pas extraordinaire, ça ? Et vous, Jacques, qu'est-ce que vous faites en ce moment ?" Il examina la lettre.

"En ce moment, je ne fais pas grand chose, à part d'attendre de quitter ce camp et d'être renvoyé à Lunel." Il me répondit avec un rire.

"Bon, laissez-moi réfléchir à quelque chose, Jacques. Je vais certainement faire tout mon possible pour libérer le fils d'un de mes meilleurs amis. Et votre père, c'est quelqu'un, savez-vous; un modèle d'honnêteté. Maintenant en vous voyant de près, vous lui ressemblez beaucoup. Je vous amène quelque chose à manger et ensuite je m'en occupe. Ça risque de prendre plusieurs heures. Asseyez-vous et attendez-moi."

Il quitta la pièce. Mon cœur battait à tout rompre. Je me tournai vers le jeune homme à l'autre bureau.

"Puis-je fumer ici ?

- Oui, allez-y."

J'attendis environ huit minutes ? M. Baumann revint avec une grande assiette pleine à ras bord de soupe, un bon morceau de pain et un petit morceau de "fromage"; dans la soupe nageait un beau morceau de viande. Je le remerciai beaucoup de sa gentillesse. Il sorti de son bureau quelques feuilles de papier et demanda au jeune homme de retranscrire toutes mes pièces d'identité, et il sortit.

J'amenai mon repas au bureau du réceptionniste et tout en mangeant, je lui montrai les preuves de mon identité dans les plus grands détails. Cela prit pas mal de temps. La porte s'ouvrit. Un immense Français obèse dont le visage ressemblait à celui de Louis XIV entra. J'aperçus une paire de bajoues pendantes, deux yeux méchants et un grand nez. Le jeune homme bondit, et je me levai aussi.

"Qui est-ce ?" Il m'honora d'un bref regard.

"Un nouveau à incorporer, monsieur." Il jeta un coup d'œil sur les papiers que le jeune homme avait rempli.

"Humm." Il sortit, sans autre question.

"C'était le Commandant", dit le jeune homme ? " Vous voyez, il faut d'abord que vous soyez incorporé, et ensuite on peut vous détacher, disons dans une exploitation agricole à...

- Lunel", suggérai-je.

"- Lunel, c'est ça. Connaissez-vous un Français qui pourrait vous employer ?

- Oui, monsieur Dussol à Saint-Just.

- Parfait."

A environ une heure et quart, monsieur Baumann revint avec le sourire, et ramassa les papiers que son secrétaire lui tendait.

"Le médecin du camp doit vous examiner, mais il ne peut le faire avant trois heures. En attendant, voulez-vous bien passer dans la pièce voisine, Jacques. J'ai du travail à faire."

(...)

Mon train était à cinq heures. Si le médecin était en retard, j'aurais un problème. Il y avait une demi-heure de marche jusqu'à la gare. Mais comment dire à M. Baumann que je voulais prendre le train de cinq heures. Bien sûr, pas question. Je ferais mieux de remercier Dieu du miracle qu'il avait accompli ici sous mes yeux, en m'envoyant un ange sous la forme d'un ami de mon père qui allait me rendre ma liberté. Pas d'exigences ridicules. Mais y avait-il un train plus tard ? C'était douteux. J'allais donc faire la connaissance de cette petite cité médiévale, appeler Sonia, lui donner la bonne nouvelle et lui dire que je rentrerais le lendemain. Il y avait certainement des hôtels à Agde.

Il est trois heures moins le quart. Ah si le médecin était un chic type, il viendrait tout de suite. La porte s'ouvre. C'est Baumann. Nous nous asseyons sur le banc.

"Parlez-moi encore un peu de vous, Jacques." Il semblait avoir tout son temps. "Vous êtes marié, n'est-ce pas ? Votre père me l'a dit. Vous savez je vivais à Francfort..." et il se lança dans son histoire personnelle qui n'était pas passionnante.

Pendant qu'il allumait une cigarette, je regardai ma montre, trois heures et quart. La porte s'ouvrit et le médecin entra. Baumann nous laissa seul. Vite, j'arrachai ma chemise et il m'examina. Il prenait tout son temps, notant des observations sur un bout de papier, et finalement il me donna un petit verre et dit:

"La première porte dans la couloir; il me faut de l'urine."

Je me précipitai aux toilettes, mais impossible de le faire.

(...)

Donc, je retournai aux toilettes. Rien à faire. Est-ce que c'est pas ridicule un grand bonhomme comme moi qui en est réduit à dépendre du bon vouloir de... Cela me prit encore cinq minutes de persuasion, jusqu'à ce que puisse ramener au médecin ce qu'il demandait. Il dit qu'il allait faire l'analyse immédiatement et sortit. Quatre heures. J'allumai une nouvelle cigarette. A quatre heures et quart il était de retour.

“Tout va bien, on peut rédiger les papiers de décharge maintenant.” Après son départ je pris le jeune homme à part et lui dis que j’apprécierais beaucoup - je lui offris mon paquet de cigarettes - qu’il termine les papiers le plus vite possible. Mon train partait à 5 heures.

“Oh, je me demande si vous allez pouvoir le prendre. Il est déjà 4h 25. Mais d’accord, je vais faire de mon mieux.”

Il était 4h 40 quand il j’ai eu mes papiers signés; il me présenta une copie. Je remerciai M. Baumann et le jeune homme et leur souhaitai tout le bonheur du monde. Jusqu’à la grande porte, je marchai d’un pas normal, perdant un temps précieux (qui sait, Louis XIV pouvait encore se présenter à la dernière minute et poser des questions oiseuses) mais alors je me mis à courir comme je n’avais jamais couru de ma vie, et je maintins l’allure jusqu’à la gare. Je l’atteignis à 4h 59, le train était à quai et m’attendait, et au moment où je sautai dedans il se mit en marche.

Assis dans mon compartiment, reprenant mon souffle après avoir retrouvé mon calme, je me mis à repenser à tout ce miracle. Tout s’était joué en quatre actes. D’abord l’achat des anguilles et la splendide idée qu’avait eu Sonia de partager les anguilles avec sa voisine de queue qui était Mme Toureille. Deuxième acte, la rencontre imprévue de Mme Toureille dans une ruelle déserte la veille de mon départ pour Agde. Troisième acte, la lettre du pasteur Toureille à monsieur Baumann, enfin quatrième acte, le fait que Baumann à Agde se soit révélé être un bon ami de mon père et qu’il ait décidé immédiatement de faire tout en son pouvoir pour me faire libérer.

(...)

J’arrivai à Lunel à 8h 30 et quinze minutes plus tard je tournai la clé dans la porte. Sonia m’avait aperçu de la fenêtre et se précipita dans mes bras.

Le lendemain nous allâmes remercier les Toureille et leur raconter l’histoire en quatre chapitres. Le pasteur Toureille avait une expression sérieuse en m’écoutant parler. Plus je parlais, plus il ouvrait grand les yeux.

“Dieu vous a caché dans l’ombre de sa main.”

Chapitre 10

Le 8 novembre 1942 nous apprîmes à la radio qu’une grande armée britannique avait commencé une offensive en Afrique du Nord et que la résistance de l’Afrika Korps de Rommel était brisée. Avec ce commencement de victoire des Alliés la face de la guerre avait changé. Et nos vies aussi avaient changé. La guerre et le désastre s’étaient rapprochés de nous.

Nous vivions dans une pièce au rez-de-chaussée dont les fenêtres donnaient sur la rue. Trois jours avant le début de l’offensive britannique en Afrique du Nord nous fûmes réveillés tôt le matin par un chant qui était l’un des chants de marche que l’on m’avait appris dans mon enfance à Berlin.

“In der Heimat, in der Heimat, da gibt’s ein Wiederseh’n.”

Dans la patrie, dans la patrie, c’est là que nous nous reverrons.

Et ce chant n’était pas repris par un escadron de soldats français nerveux, au pas rapide, mais chanté lentement par une nombreuse soldatesque aux lourdes bottes. Je courus à la fenêtre. Ils étaient là avec leurs casques carrés, les soldats allemands, ils occupaient la totalité du territoire français, et ils défilaient dans les rues autrefois paisibles et endormies de Lunel. Après ce qu’on avait appris à la BBC il fallait s’y attendre; en entendre parler est une chose, mais la voir se dérouler sous vos yeux et affronter la catastrophe en est une autre, entièrement différente.

Une évidence s’imposait. Nous ne pouvions continuer de résider à Lunel, il nous fallait encore décamper. Pour aller où ? La France entière était désormais sous occupation étrangère. Où aurions-nous le droit de résidence, même sous surveillance ? Mille pensées se bouscullaient dans mon esprit pendant que je m’habillais. Aller à Nice était hors de question, retourner à Paris, idem. Une région de montagnes serait sans doute mieux que le pays plat autour de Lunel. Il serait plus facile de s’y dissimuler. Après tout, ils ne pouvaient quand même pas occuper tous les hameaux des montagnes.

Un rapide petit déjeuner et je courus voir le capitaine de gendarmerie, quelqu’un d’honnête et amical.

“Vous êtes encore ici, monsieur Barosin ?” me demanda-t-il étonné.

“Oui, mais je veux m’en aller. Pourriez-vous nous donner un sauf-conduit, pour ma femme et moi ?

- Pour quelle destination ?” Il était évident qu’il voulait nous aider.

“Je ne sais pas, pourriez-vous faire une suggestion, monsieur ?”

Il examina la carte de la France et désigna du crayon plusieurs endroits.

“Il y a Rodez, il y a Marvejols, Florac.”

J’avais entendu parler de Rodez, pas de Marvejols. Florac faisait penser à des fleurs...

“Y a-t-il des montagnes à Florac ?” demandai-je.

“Oui, tout autour,” il souriait à mon ignorance de la géographie française.

“Ce sera donc Florac avec votre permission”, décidai-je. Il remplit deux longues feuilles de papier avec les détails de nos identités et me les tendit.

“Quand avez-vous l’intention de partir ?

- Demain ou après-demain.

- Le plus tôt sera le mieux, nous nous attendons à recevoir d’affreuses mesures administratives à l’encontre des étrangers. Je suis sûr que vous voyez ce que je veux dire.”

Je le fixai dans les yeux.

“ Oui, je vois.

- Bonne chance, monsieur Barosin.”

Nous nous séparâmes comme des amis. En sortant de la police je me précipitai à la gare pour savoir comment aller à Florac et l’horaire du train au départ de Lunel. Mon train, le lendemain matin, était à 7 heures; avec deux changements, je serais à Florac vers 11 heures. Puis je courus à la maison avertir Sonia qu’il fallait réagir vite. J’irais seul, d’abord, pour trouver une chambre ou petit appartement dans Florac. Je reviendrais ensuite à Lunel pour chercher Sonia. Les mots du capitaine sonnaient dans ma tête : “Vous êtes encore ici ?” et “les affreuses mesures administratives à l’encontre des étrangers”. Sonia et moi ne comprenions que trop bien de quoi il s’agissait.

Je me rendis chez Augustine et Eugène pour leur annoncer notre départ définitif dans les jours à venir. Ils furent pétrifiés mais ils comprirent que nous avions raison. Ils étaient tristes, et moi aussi, on était devenus bons amis. Un type épatant, cet Eugène.

Sonia et moi avons fait nos valises si souvent ces dernières années. Que faire avec les confitures ? Je

les mis dans une caisse en bois que Mme Germain m'avait donnée. Qui sait quelle serait la question de la nourriture à Florac. Florac avait 2 000 habitants et c'était la seconde ville du département de Lozère. L'autre grande ville, avec 6 000 habitants, était Mende, le siège de la préfecture.

Je pris avec moi une valise pleine et la grosse caisse de confitures pour les laisser à Florac ou bien là où je trouverais un logement. Après Alès, en pays minier, le paysage se fit très beau. Mais toutes sortes de pensées s'entrechoquaient dans ma pauvre tête. Mon esprit était incapable d'apprécier la beauté de la région, pas à ce moment-là.

Avions-nous raison de prendre cette décision ? On était dans le brouillard. Comment savoir si "les affreuses mesures administratives à l'encontre des étrangers" n'avaient pas déjà atteint le département de la Lozère ? Et dans ce cas, quel genre de capitaine de gendarmerie trouverais-je à Florac ? Y aurait-il un gendarme à la sortie de la gare pour m'arrêter ou le capitaine serait-il aussi coopératif et amical que l'homme de Lunel l'avait été ? Après tout, tout ce que j'avais, c'était un sauf-conduit, c'est à dire l'assurance de ne pas être arrêté dans le train. Je n'avais pas le droit de résider dans Florac.

Lorsqu'en approchant de Florac, le petit train de campagne se mit à côtoyer des précipices et passer sur d'étroits ponts de bois, je ne vis pas la spectaculaire beauté des montagnes des Cévennes, mais je priai qu'il ne s'écrase pas au fond de la vallée et qu'il arrive à Florac en un seul morceau. Finalement j'arrivai dans une charmante petite ville touristique qui n'avait pas vu de vrais touristes, ceux qui ont de l'argent, depuis longtemps et l'employé de la compagnie qui enregistra ma valise à la consigne eut raison de ne pas me prendre pour un touriste.

D'abord je parcourus les rues de la ville dans tous les sens pour découvrir un panneau "Chambre à louer". Il n'y en avait pas. Donc s'il n'y en avait pas dans une grande ville de 2 000 habitants, essayons une plus petite ville des environs. Ispagnac, le curieux nom semblait espagnol. A cinq kilomètres de Florac, ce serait peut-être mieux s'il fallait de cacher. Allons-y. Il faisait assez froid, malgré la présence du soleil. Je marchai d'un bon pas et arrivai en une heure à Ispagnac, qui était un gros village, pas une ville, très ancien, avec des rues étroites, en pente raide et sinueuses. Presque personne dans les rues. Je m'adressai à quelques femmes et sonnai à quelques portes. Les réponses furent méfiantes et négatives. Donc j'avais vu Ispagnac et je décidai que ce n'était pas un endroit pour nous. Retour sur la route de Florac. En marchant, je mangeai le sandwich que Sonia m'avait préparé.

(...)

En entrant à nouveau dans Florac, je me sentis un peu fatigué. Pas tellement physiquement, mais j'avais espéré trouver quelque chose de bien en un seul jour; mais je me rendis compte bien vite qu'il faudrait que j'appelle Sonia pour lui dire que j'allais passer la nuit à Florac et essayer à nouveau demain. J'errais donc dans l'avenue Monestier qui est l'artère principale de Florac lorsque je m'arrêtai devant une belle villa au milieu d'une pelouse et d'un jardin bien tenus, protégée par une haute palissade de bois. Je fis une pause là un moment, conscient que je perdais du temps car ce n'était pas le genre d'endroit où je pourrais trouver une chambre à louer, lorsque soudainement un monsieur très correct s'approcha de moi (il avait dû m'apercevoir derrière les hauts buissons). Il était grand, bien de sa personne, grisonnant, il portait de belles bottes de cheval, le parfait gentleman-farmer. Il ouvrit la grille, sortit sur le pas de la porte et m'adressa la parole.

"Bonjour monsieur, vous cherchez quelqu'un ou quelque chose ? dit-il en souriant.

"Oui et non. Je suis étranger à Florac, et je cherche une chambre pour moi et ma femme. Ma femme me rejoindrait de Lunel où nous vivions jusqu'à aujourd'hui; mais évidemment il n'y a pas de chambres à louer dans une aussi belle villa. Je vous prie de m'excuser.

- Etes-vous Juif, monsieur ?"

Bang. Cet homme était un agent de Vichy, un adorateur de Laval et il allait me dénoncer à la gendarmerie qui était tout à côté.

"Je dois vous avouer, monsieur" répondis-je précautionneusement, "qu'avant que les Allemands soient venus occuper ce beau pays qu'est la France, on ne m'a jamais posé ce genre de question. Oui monsieur, je suis Juif.

- Je vous prie d'excuser la brutalité de ma question, jeune homme, et je me hâte d'ajouter qu'ici dans les Cévennes et à Florac aussi on est bien disposés à l'égard des Juifs; nous essayons de les aider de notre mieux. Je dis ceci non seulement pour vous mettre à l'aise, mais aussi pour vous dire à quel point j'ai honte de ce qui arrive en ce moment à vos coreligionnaires dans mon pays.

- Je m'appelle Jacob Barosin". Maintenant c'était moi qui souriais.

- Je m'appelle Ernest Audrix." Nous nous serrâmes la main. " Quant à votre question concernant une chambre à louer, non, nous n'en louons pas ici, où je vis avec ma femme et l'une de mes filles qui a une petite fille, Françoise, ici avec elle. A propos avez-vous des enfants ?

- Non, malheureusement non.

- Je possède un petit logement de deux pièces, correctement meublé, dans l'un de mes immeubles à Florac. Si vous voulez jeter un coup d'œil, je vais chercher les clés, mettre un manteau et je vous y amène.

- Je vous remercie infiniment, monsieur Audrix."

Tandis qu'il disparaissait dans sa maison, je restai là, les larmes aux yeux, et le cœur battant un "allegro agitato."

(...)

Nous signâmes un papier et je quittai les Audrix certain que je trouverais en eux non seulement de bons propriétaires mais encore des amis et des protecteurs en cas de besoin.

Il était 5 heures de l'après-midi. Le train ne quittait Florac qu'à 8 heures du soir. Mais comme j'aurais une longue correspondance à Sainte-Cécile-d'Endorge et deux heures d'attente aussi à Nîmes, je n'arriverai à Lunel qu'à 3 h 20 du matin.

Je sentais dans ma poche la précieuse clé de notre nouvel appartement. De la gare je ramenai ma valise et la caisse de confitures avec lesquelles je montai les trois étages, puis je me permis le luxe d'une bonne soupe chaude dans un petit hôtel-restaurant.

Je fus désolé de réveiller ma femme à 4 heures du matin, mais j'avais tant de bonnes nouvelles à propos de mon voyage réussi à Florac, les gens merveilleux que j'avais rencontrés et l'appartement commode que je venais de louer.

"Je vais m'occuper de tout et dans quelques jours nous quitterons Lunel.

- Dans quelques jours ?" dit-elle. "Non, tout de suite.

- Pourquoi cette hâte ?

- Parce que pendant que tu étais absent hier, un gendarme est venu t'arrêter.

- M'arrêter, mais le capitaine m'a délivré un sauf-conduit. Il savait où j'allais.

- Le gendarme m'a dit qu'ils venaient de recevoir les nouvelles instructions de Vichy par la Préfec-

ture de Montpellier. Il y a sans doute un quelqu'un de plus haut placé que notre capitaine.

- Ah je vois, les "affreuses mesures administratives à l'encontre des étrangers", d'arrêter et tourmenter les Juifs, il m'en avait parlé. D'accord donc, faisons le reste des valises et partons par le train de 3h de l'après-midi.

Après un bref petit déjeuner, nous nous mîmes à faire nos valises. Il fallut insister auprès de Mme Germain pour qu'elle déclare à quiconque voulait nous voir, et surtout les gendarmes et la police, que nous étions absents. La pauvre femme, tout ce sinistre jeu de cache-cache était pour elle était tellement nouveau et incompréhensible que je dus le lui répéter trois fois pour être sûr qu'elle l'avait saisi. Quand les deux autres valises furent prêtes je courus chez Augustine et Eugène et lui demandai de les amener avec son tricycle à la gare. Nous allâmes dire au revoir aux quelques personnes dont nous avions fait la connaissance, puis nous déjeunâmes chez les Salles et nous arrivâmes à la gare à trois heures moins le quart. Nul policier ne nous y attendait. Tout se passait comme prévu.

(fin de l'épisode lunellois)

Chapitre 16, p. 125 Banlieue de Paris (août 1943)

Plus tard dans l'après-midi, les journées se faisant plus longues, Boris m'amena dans une sorte de petit chalet de bois, ressemblant à un garage, où j'allai rester caché avec Sonia le reste de la Guerre, pendant presque un an. La propriété était entourée d'une haute palissade en bois; ses deux portails étaient toujours verrouillés. Il y avait deux pièces dans notre petite maison, la seconde n'étant qu'un simple réduit d'un mètre cinquante de large pour nos valises, un placard pour nos vêtements. Un petit lustre au plafond donnait à la pièce une touche d'élégance et — merveille des merveilles — il y avait dans le coin un piano. Ce n'était certes pas un Steinway, ni même un Pleyel, mais on pouvait y jouer décentement un Prélude ou une Invention de Bach; j'allais pouvoir reprendre mes études de piano.

Chapitre 17, p. 129

Sonia, Paulette et la petite Maryse arrivèrent le 8 septembre. En voyant son violon, Sonia versa quelques larmes. L'étui contenait ses souvenirs de Russie, de Roumanie, de Berlin, de Paris, toute une vie d'études et d'amour familial et — de fuite en avant. Nous allions désormais pouvoir échapper miraculeusement à une réalité cruelle et dangereuse et nous réfugier dans un monde meilleur, le monde de la musique, le monde que Pablo Casals avait ressuscité pour nous à Montpellier.

(...) p. 130

Sonia était très ambitieuse. Elle voulait étudier la fameuse Chaconne pour violon seul de J. S. Bach. C'était contagieux. Je rouvris le vieil album de musique pour piano de J.S. Bach qui m'avait accompagné depuis mon adolescence à Berlin. Les feuillets avaient jauni et tombaient en ruine. Outre les Inventions, le Concerto italien, les Fantaisies, les Préludes et les Fugues, il y avait la Fantaisie chromatique et la Fugue dans lesquelles mon vieux professeur de piano le Dr Adolf Starck n'avait jamais voulu que je m'aventure. C'était le dernier morceau et le plus difficile de l'album, et il manquait une page entière de la Fugue, mais la première partie, la Fantaisie chromatique était intacte. Si Sonia s'attelait à la Chaconne, ce qui allait sans doute lui prendre des mois d'étude, de mon côté je pourrais m'attaquer à la Fantaisie chromatique. Peut-être que mes doigts n'étaient pas complètement rouillés. Ensemble nous jouâmes les sonates de Haendel et de Schubert; et un peu de Mendelssohn. Quelle beauté. Des jours meilleurs nous attendaient-ils ?

(...) p. 131

Nous faisons parfois des réussites, le jeu que M. Audrix nous avait enseigné. Boris m'apprit à jouer à la belote, jeu de cartes français. Mais j'étais vraiment nul à ce jeu; mon cerveau ne fonctionnait pas dans cette direction. Par contre, la première page de la Fantaisie chromatique était en train de prendre tournure. C'était une entreprise particulièrement difficile. Sonia avait la patience de consacrer de deux par jour à son violon. La musique fait des miracles avec nos nerfs.

Chapitre 18, p.135, (juillet 1944)

Sonia jouait maintenant sa Chaconne de manière admirable. Apprendre à la jouer par coeur lui avait pris deux mois. Mais maintenant qu'elle l'avait mémorisée, elle était capable de l'interpréter tellement mieux et d'en travailler le timbre. Elle en avait vaincu les difficultés techniques. La même chose pour moi avec la Fantaisie chromatique. J'en jouais les quatre pages par coeur. Bien sûr, sur un meilleur piano, cela aurait mieux sonné.

Traduction de Jean Vaché, droits réservés.



Ces œuvres sont la propriété du Musée Mémorial de l'Holocauste des Etats-Unis (USHMM).

Droits réservés. Toute reproduction est interdite.

Dans l'ordre d'apparition dans le texte

LANGLADE (Gard), 1940 - avril 1941

1 La plaine de Langlade, USHMM, img 3469 p. 14

LUNEL (Hérault), Mai 1941 - Novembre 1942

La ville de Lunel

2 Place de l'église à Lunel, USHMM, img 3471 p. 15

3 Bar-tabacs, USHMM, img 3473 p. 15

4 Première étude des caladons, USHMM, img 3474 p. 16

5 Rue des remparts à Lunel, USHMM, img 3403 p. 17

6 Place fruiterie à Lunel, USHMM, img 3405 p. 17

7 Une rue dans St Gilles, USHMM, img 3489 p. 18

8 Portraits de deux anciens, USHMM, img 3493 p. 20

9 Le banc devant l'hospice, USHMM, img 3494 p. 20

Les vendanges

10 3 esquisses jeune vendangeuse, USHMM, img 3487 p. 21

11 Etude Paquo et autre personnage, USHMM, img 3486 p. 21

12 Paquo et études de vendangeuses, USHMM, img 3483 p. 21

13 Etude Paquo, chemise-chapeau, USHMM, img 3485 p. 21

14 Jeune homme-pause-cheveux bouclés, USHMM, img 3488 p. 21

15 Esquisse jeune vendangeuse-coiffe, USHMM, img 3479 p. 21

16 jeune femme brune au sourire, USHMM, img 3482 p. 22

17 Portrait porteur et cabussaou, USHMM, img 3478 p. 22

18 Esquisse femme et grappe de raisin, USHMM, img 3484 p. 22

19 3 Esquisse portrait vendangeuse, USHMM, img 3487 p. 22

20 10 volatiles, poule, canards, USHMM, img 3488 p. 22

Les gitans

21 La charette et la roulotte, USHMM, img 3406 p. 23

22 Trois jeunes enfants, USHMM, img 3495 p. 23

23 Femme et enfants romanichels, USHMM, img 3472 p. 23

24 et 1^{ère} de couverture 3 fillettes devant leur roulotte, USHMM, img 3401 p. 23

25 Enfant gitan, USHMM, img 3496 p. 23

FLORAC : novembre 1942-1943

26 Vue de Florac, veille arrestation pour Gurs, USHMM, img 3490 p. 33

27 et 4^{ème} de couverture (extrait) Jacob et Sonia, A. Gall et bébé, USHMM, img 3491 p. 33

28 Abri de berger, région de Florac, USHMM, img 3470 p. 33

Édité par :
Association "Jacou, Histoire et Patrimoine" -34830 Jacou
Janvier 2017

Impression :
A2C Editions - 34920 Le Crès

Jacob BAROSIN assigné à résidence à LUNEL 1941-1942 et Miron ZLATIN à Jacou, 1940-1941

Deux destins parallèles : être juif pendant la guerre dans des villages héraultais

En 2014 Jean Vaché, lunellois, reçut des Etats-Unis une carte postale d'une vue de Lunel peinte par J. Barosin en 1941-1942 provenant du Musée Mémorial de l'Holocauste des Etats Unis (USHMM), à Washington. En 2015 Olivier de Labrusse découvrit une lettre de Miron Zlatin, l'époux de la « dame d'Izieu », et plusieurs documents le concernant, dans les archives du château de Jacou. Ce fut le départ de recherches de part et d'autre, d'une exposition de 33 aquarelles et dessins de J. Barosin à Lunel en octobre 2016 puis en janvier 2017 à Jacou, précédant la pose d'une plaque mémorielle et exposition à Jacou, en mars 2017.

Au travers de ces œuvres, documents, témoignages, appuyés sur une documentation universitaire, se révèle la vie concrète de ces deux juifs, en proie aux persécutions du Régime de Vichy avant même celles des occupants allemands. Mais ce sont aussi les manifestations de solidarité d'une partie de la population et des autorités qui apparaissent. En filigrane transparaissent également les solidarités avec deux autres minorités persécutées : les gitans et les républicains espagnols. L'Hérault a été l'un des départements où le plus de juifs ont été sauvés.

Cette brochure et cette exposition artistique, historique et citoyenne nous amènent à réfléchir sur le sort réservé aux étrangers, aux immigrants, aux minorités stigmatisées, au rôle de l'Etat, en particulier la notion de « suspect » avec les mesures d'internement administratif, mais aussi nous interrogent sur le sentiment d'humanité, l'accueil à « l'autre », voire la désobéissance civile face à l'arbitraire.



Miron Zlatin sur la terrasse du château de Jacou, 1940-1941 (Collection A. Castillo)



Jacob Barosin, autoportrait (extrait)
United States Memorial Museum of the
Holocaust, Washington

Jean Vaché a été professeur de littérature anglaise à l'Université de Montpellier et aux Etats-Unis. Il est membre des « Amis du Fonds Médard » de Lunel.

Olivier de Labrusse, ancien élève de l'ENS St Cloud et de l'IEP Paris, est actuellement président de l'association « Jacou, Histoire et Patrimoine ».